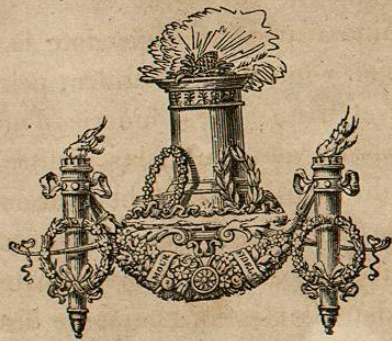


132 LES DEMOISELLES A MARIER.

de leur âge dont elles charmeront l'existence par leur douceur et leurs soins affectueux. Il en est une surtout : fille poétique ; à la taille élancée , arrondie et souple comme le jonc qui plie ; dont les noirs cheveux font ressortir la blanche pâleur ; type de grâces et de romantiques beautés ; amusante, bonne, sérieuse et légère comme un spirituel ami ; comme lui fidèle ; cœur d'homme dans le joli corps d'une femme ; aimante et pure comme une sœur !

RÉGNIER DESTOURBET.



LA

JOURNÉE D'UN JOURNALISTE.



Le journalisme est une royauté nouvelle, la plus jeune à coup sûr de toutes celles qui couvrent aujourd'hui l'Europe ; plus vivace et plus hardie, plus souple et plus alerte que toutes les cours et tous les cabinets qui se liguent sans pouvoir se soutenir, qui prodiguent les serments et les parjures, les protestations de franchise et les arrière-pensées sans réussir à se tromper ; elle est née le jour où la vieille royauté a reçu le

premier coup, le coup mortel qui a blessé à mort, en 1789, sa légitimité de quatorze siècles.

Et cependant quoique née d'hier, elle n'a pas moins de courtisans que ses sœurs aînées. Faudrait-il en conclure qu'elle est réservée au même sort; que l'aveuglement et l'ignorance la menacent, comme les majestés auxquelles elle succède, d'une mort prochaine et désastreuse; qu'elle entrera comme elles dans l'oubli et le néant? Je ne sais. Mais si nos yeux ne suffisent pas à prévoir de si loin la catastrophe qui doit dénouer sa vie, au moins pouvons-nous contempler à loisir, et dans ses plus secrets détails, cet élément de la société moderne, inconnu jusqu'à la fin du dernier siècle, que Lesage et La Bruyère n'auraient pas oublié dans les *Caractères* ou le *Gil Blas*, s'il y avait eu de leur temps une classe d'improvisateurs appelés journalistes, prêts à toute heure à prendre la parole, à faire de la colère ou de la pitié, de l'admiration ou de la sympathie, de l'indignation et du dédain, sur tous les hommes et toutes les choses qui passent devant les yeux avec une rapidité kaléidoscopique.

La journée d'un journaliste est singulière et ne ressemble à aucune autre; elle est pleine et rapide, pensive et hâtée, distraite et concentrée, sérieuse et dissipée, mêlée de courage et d'insouciance, d'inquiétude et d'apathie, laborieuse

et active au-delà de toutes les prévisions, mais parfois aussi ressemblant assez bien à l'oisiveté officielle, aux bras croisés des philosophes du dix-huitième siècle, ou des rhéteurs d'Athènes et de Rome.

A son réveil, le journaliste ne peut pas, comme les heureux du siècle, promener sa rêverie sur l'emploi de sa journée, jeter la plume au vent, comme on dit, et se demander indolemment s'il ira gagner l'appétit de son déjeuner dans une promenade à cheval, ou s'il attendra midi en promenant paresseusement ses yeux sur les feuilles humides d'un livre nouveau, sans s'imposer aucune autre tâche que celle de le trouver ennuyeux ou amusant, de le fermer et de le jeter de dépit ou de dégoût à la trentième page.

Il a son grand et son petit lever comme les majestés de Windsor ou de Vienne. Il donne audience, écoute les solliciteurs, accueille ou repudie les demandes. Il subit des tortures qui ne sont qu'à son usage, et dont l'ingratitude des lecteurs ne lui tient pas compte. C'est pour lui que la vanité, sorte d'épidémie morale qui n'a jamais exercé sur les cervelles humaines d'aussi déplorables ravages qu'aujourd'hui, réserve ses formes les plus douloureuses et les plus affligeantes. Il prête une oreille docile aux conseils d'un auteur qui déguise son orgueil et son intolérance

sous le masque de la prière. « J'ai eu, dit le suppliant, d'une voix humble et douce, l'intention de renouveler la face de la littérature. Scott n'a pas compris le parti qu'on pouvait tirer du quinzième siècle. J'ai voulu montrer ce qu'il y avait d'énergique et de grand dans le moyen âge. Quant au style, je n'en parle pas. C'est une affaire à part, et qui ne fera pas question. Ivanhoé n'est pas écrit. J'ai donné à mon livre une valeur *épique*. » Et ne croyez pas qu'on puisse répondre à ces impertinentes suppliques, autrement que par le silence le plus impassible. N'espérez pas qu'on dérouté cette arrogante hypocrisie qui relève la tête au moment où vous croyez qu'elle va fléchir le genou. Je ne sais qu'un moyen de mystifier dignement ces courtisans d'une nouvelle espèce, qui croient vous fléchir en brûlant eux-mêmes l'encens qui manque à leur divinité, c'est de les écouter jusqu'au bout. Si vous avez la maladresse de les interrompre quand ils récitent leur panégyrique, vous êtes perdu sans retour, votre matinée est dévorée.

Ou bien c'est la visite d'un candidat politique, qui n'a pas, pour siéger à la chambre, d'autres titres que son extrait de naissance, et le bulletin de ses contributions...; dans l'embarras de trouver un moyen plausible pour émouvoir celui dont la parole doit le condamner ou l'absoudre,

lui retirer ou lui donner les voix toutes-puissantes après lesquelles il soupire, il énumère timidement tous les noms recommandables qu'il a pu coudoyer dans le monde, et qui souvent n'ont jamais fait connaissance qu'avec sa mémoire.

Si vos souvenirs, précis et multipliés comme ceux de Périclès, le ramènent aux premières années de sa vie, aux apostasies de toutes sortes, à l'aide desquelles il a successivement occupé les premiers emplois sous deux ou trois gouvernements contradictoires, il vous parlera, soyez-en sûr, de son dévouement au pays, de ses principes inflexibles, de sa conscience rigoureuse et sévère. Il vous expliquera comment et pourquoi il a dû préférer le sacrifice momentané de sa fierté personnelle à l'avenir de la nation, et peut-être de l'humanité. Sous l'Empire, il s'est conservé pour les Bourbons; sous la Restauration, il s'est maintenu pour l'avènement de la monarchie républicaine. Il n'a jamais eu devant les yeux qu'une idée grande et féconde, le bien public; le reste, trahison ou fidélité, service ou mépris des personnes, ne mérite pas ses regards. Il ne se repent pas; il ne cherche pas à s'excuser; il se vante et se défie. Sans lui, la représentation législative doit demeurer incomplète; au besoin il vous laisse, avant de vous saluer, un

programme détaillé des promesses qu'il adresse, en forme de circulaire, aux électeurs de son département.

Ici encore le silence et l'approbation de la lèvre et du regard sont la seule arme que vous puissiez opposer aux flots de son éloquence. Ne l'arrêtez pas; prenez patience. Il faudra bien qu'il se taise. Sa parole finira par se figer dans son gosier.

Heureux, trois fois heureux, si, après avoir prêté l'oreille à ces deux candidats, vous n'avez pas à subir le début anticipé d'un héritier de Molé ou de Talma. S'il vous arrive de province un acteur à la voix creuse et sourde, muni d'une lettre de recommandation ouverte, qu'il a relue plusieurs fois en montant l'escalier, dont il a calculé avec confiance la valeur et la portée, tenez-vous bien, et gardez-vous surtout de plisser votre front, de froncer le sourcil, de serrer les lèvres, et de témoigner en aucune manière votre impatience. Ne l'éconduisez pas; et, s'il vous propose gracieusement de vous donner, à l'instant même, un échantillon de son débit, répondez: oui, comme un homme charmé et curieux. S'il écorche et déchire en lambeaux le *Misanthrope* ou *Andromaque*, ne craignez pas de lui dire que Molière et Racine lui devront un nouveau triomphe; autrement il ira dire partout que

vous êtes vendu à son chef d'emploi, que vous touchez une prime sur les appointements de l'acteur qu'il vient doubler.

Midi sonne. A peine avez-vous le temps de regarder le ciel, de compter les nuages qui flottent à l'horizon. A l'œuvre! voici que la journée commence. Il faut monter sur le trépied. Feuillotez les gazettes de l'Europe. Parcourez les colonnes du *Globe* et du *Courier*, triez les injures que Wellington jette à lord Grey, gargarisez votre mémoire des scandales que les réformistes ne ménagent pas à leurs adversaires; n'oubliez pas, dans cette lecture à la course, où les minutes sont comptées, la vanterie de la gazette impériale de Nicolas, ni les caquets jactantieux des publicistes d'Augsbourg. Préparez les entrailles de votre cerveau, déblayez les avenues qui pourraient ralentir la marche de vos pensées; car le sacerdoce que vous avez choisi ne permet ni cesse ni repos. Ce n'est pas demain ni après-demain que vous devez parler et donner votre avis; vous ne pouvez pas, comme les *honorables* du Palais-Bourbon ou du Luxembourg, attendre huit jours pour prononcer votre harangue, et consulter l'écho de votre cabinet sur l'harmonie et la sonorité de vos périodes. Si, pour parler, vous avez besoin de mettre en usage la maxime du philosophe grec, si, avant de trem-

per votre plume, vous récitez seulement les vingt-cinq lettres de l'alphabet, jetez votre plume, brisez-la, jetez au feu le papier qui attend votre volonté pour ranimer les haines, pour éteindre les jalousies, renouer des amitiés languissantes, rallumer les enthousiasmes attiédés. Mettez vos gants; assurez-vous du nœud de votre cravate; passez la main dans vos cheveux, prenez votre canne; allez comme un oisif inutile promener votre figure aux Tuileries ou aux boulevarts : vous ne serez jamais journaliste.

Si vous n'avez pas meublé à l'avance votre mémoire de plusieurs milliers de volumes, si vous ne pouvez pas, en tournant la dernière page d'un livre, formuler un jugement précis et net, n'essayez pas, comme le font quelques intelligences rétives, qui meurent à la tâche d'épuisement et de lassitude, n'essayez pas de feuilleter la conversation de vos amis et les rayons de votre bibliothèque. N'allez pas entamer la lecture de *Clarisse* ou de *Tom-Jones*, pour commencer une comparaison laborieuse et pédantesque. La *Bibliopée*, qui rivalise avec les machines de Birmingham et de Manchester, vous débordera, et se raillera de vos efforts.

Avant de glisser le couteau d'ivoire entre les feuillets du premier chapitre, prenez la mesure de vos forces; faites le recensement de vos lec-

tures précédentes; dressez la statistique et le dénombrement de votre pied de guerre; relevez militairement les idées valides et vives que vous pouvez sacrifier et dépenser librement, sans concevoir aucune inquiétude pour la lutte du lendemain. Mesurez la profondeur de vos lignes de bataille; et, si vous n'avez pas sous la main tous les parallèles, toutes les citations historiques, toutes les dates, toutes les biographies dont vous prétendez composer votre avant-garde; si vous n'avez pas en portefeuille dans votre cerveau tous les noms illustres de villes ou de héros dont vous espérez garnir vos bastions, quittez la partie, croyez-moi, formez à loisir le plan d'un livre ou d'un poème; écrivez pour l'Académie des Inscriptions quelque dissertation érudite; relisez le programme des jeux floraux; concourez pour le prix de Beaune ou de Cambrai, mais sortez de la lice où vous ne savez tenir ni la lance ni l'épée.

Une fois que vous avez mis le pied sur les marches de la tribune, vous n'avez plus à reculer ni à délibérer. Il ne s'agit plus, comme aux temps de vos études latines, de caresser amoureusement une phrase, de composer votre style comme une mosaïque, en dérochant une ligne aux *Catilinaires*, une épithète à *la Guerre*

de *Jugurtha*; d'emprunter le début d'une page à Tacite, et la péroraison du *Pro Milone*.

Le journaliste n'a d'enseignement et de maître que ses improvisations quotidiennes. Le temps lui manque pour calculer la parure de sa pensée, pour imposer à ses idées une coquetterie invitante et lascive. Chaque fois qu'il écrit, il doit croire qu'il parle, il doit se placer face à face avec son auditoire idéal, ne pas craindre les redites et la diffusion. Demain, ce soir même n'est rien pour lui; il faut qu'il fasse abnégation de lui-même et de sa vanité; qu'il abdique sa personnalité d'écrivain, pour ne garder que celle de sa pensée. Peu importe, pour la tâche qu'il entreprend, qu'il manque de grâce et de pureté, pourvu qu'il porte coup, qu'il blesse ou qu'il sauve, qu'il renverse ou qu'il édifie.

Ce qui serait une profanation dans l'art littéraire, ce qui serait une folie pour une idée longtemps méditée, et qui prétendrait à la durée, à la consécration, est une nécessité, un devoir impérieux, une fois qu'on s'est dévoué à la presse quotidienne.

Dans cet abîme sans fond, où tant d'éloquences se sont enfouies sans laisser un nom qui pût les révéler à la postérité, dans ce gouffre avide qui a dévoré tant de Mirabeaux que nous

ne soupçonnons pas, on a compté parfois des gloires illustres, qui ne dédaignaient pas la prodigalité et qui risquaient l'oubli, en ne tenant compte que du but qu'ils voulaient atteindre, Fielding et Châteaubriand, deux génies que l'Angleterre et la France s'envient mutuellement.

Qu'ils se consolent donc ceux que la presse épuise et moissonne, qui agissent sur les destinées du pays, qui le conseillent et le gouvernent, sans recevoir en échange les mesquines flatteries qui forment l'apanage du moindre conteur! Qu'ils se consolent devant ces grands exemples!

Car depuis quarante ans les plus hautes et les plus durables gloires, les noms les plus imposants, ont mis leur plume au service du pays et de leur volonté. Tous les hommes d'énergie et de caractère, d'ambition et de savoir, avant de siéger dans nos assemblées, ou dans les conseils, avant de soulever et de contenir sous le vent de leur parole la foule qui ne refuse jamais son obéissance quand elle devine la supériorité, et qui se trouve ailleurs que dans la rue ou dans un salon, parmi les législateurs comme parmi les écoliers, les plus habiles ministres et les premiers orateurs des parlements de Londres et de Paris ont été journalistes.

Ne croyez-vous pas que celui-là gouverne vrai-